

Le 11 août au matin, on entendit un grand bruit aux environs du fort, l'alarme fut donnée et les français virent leurs ennemis qui se disposaient à le battre en brèche, ils l'avaient entouré et plusieurs décharges de canon se succédèrent. Les assaillants firent des efforts incroyables pour s'emparer de cette position, mais le feu des français était si bien nourri et portait si juste que les Anglais et leurs alliés furent obligés d'abandonner le terrain et de retraiter. Ce fut alors que les Hurons se mirent à leur poursuite. Le combat s'engagea de nouveau à une certaine distance du village, avec un courage et un acharnement incroyable. En apercevant les Agniers, les fidèles défenseurs du drapeau français se jetèrent sur eux comme des tigres, ils firent des prodiges de valeur. La présence de leurs ennemis les plus invétérés, le souvenir de la trahison et des massacres réveillèrent en eux la haine et la vengeance, on lutta corps à corps, le couteau et la *tomahawk* faisaient ruisseller le sang de tous côtés, mais les hurons en moindre nombre auraient succombé, si le sieur de Varennes, qui avait été envoyé à Chambly pour la défense de cette place, ayant su que les Anglais avaient pris une autre direction ne fut revenu sur ses pas et ne leur eut donné du secours ; il fit ranger sa troupe en ordre de bataille, commanda un feu roulant et après une résistance assez vigoureuse qui montrait beaucoup de résolution, les ennemis se débandèrent, il se fit de part et d'autre beaucoup de prisonniers.

Ce qui alarma les Hurons, ce fut la disparition de leur vieux chef. On chercha longtemps son corps sur le champ de bataille, il n'y fut point trouvé et on jugea qu'il était entre les mains des Agniers qui avaient pris la fuite. Quand les français et leurs alliés rentrèrent dans le fort, ils étaient abattus et silencieux, ils pleuraient la perte qu'il avaient faite. Marie qui y était demeuré tout le temps de l'action, n'eut rien de plus pressé que de voler au devant des vainqueurs pour embrasser son père. Quelle fut sa douleur de ne pas le rencontrer. Elle s'informa s'il avait été tué, on lui répondit que non. Elle comprit de suite qu'il avait été fait prisonnier. L'idée des souffrances auxquelles son malheureux père était exposé la mit hors d'elle-même, tantôt elle le voyait étendu sur un brasier ardent demandant la mort à grands cris, tantôt attachés à un poteau, le jouet de la fureur et de la cruauté, car c'était la coutume des sauvages de faire endurer à leurs prisonniers toute espèce

de torture. Sans parler de son projet, elle laissa le fort pour sauver son père, s'il était possible, ou bien périr avec lui. Les Agniers qui formaient l'arrière garde de l'armée anglaise étaient presque tous blessés et se retiraient lentement. Ils campèrent à quelques lieues de La Prairie. Après une longue marche et beaucoup de fatigue, Marie aperçut leurs feux, elle se cacha dans un bois voisin pour ne pas être observée. Elle attendait un moment favorable. La nuit commençait à tomber et les Agniers qui avaient besoin de repos mirent leurs prisonniers dans le centre, et se couchèrent tranquillement. Bientôt le sommeil les surprit et Marie se glissa au milieu d'eux avec un courage et une présence d'esprit qui caractérisaient une grande âme. Elle examina chaque prisonnier en particulier et reconnut son père. C'était le plus beau moment de sa vie, le moment de la délivrance de l'auteur de ses jours. Sans perdre un instant, elle coupa les liens qui le tenaient attaché, lui mit la main sur la bouche pour lui imposer silence et le conduisit hors du champ sans réveiller les gardes. Il serait difficile de décrire les sentiments qui agitèrent le vieillard et sa fille ; ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et des larmes de reconnaissance, de joie et de bonheur mouillèrent leurs yeux. Le lendemain, Marie eut la gloire de présenter son père au commandant du fort ; tout le monde était étonné et saisi d'admiration ; il se fit de grandes réjouissances à La Prairie et le village fut illuminé. Le comte de Frontenac qui était gouverneur-général du pays en apprenant cet acte de dévouement et de piété filiale fit demander la jeune héroïne et la combla de présents et de faveurs. Les Hurons la ramenèrent en triomphe à Lorette. Bien souvent, quand l'étranger visite ce hameau sauvage, on lui demande s'il veut entendre l'histoire de la Fleur des Bois, dont la mémoire y est encore en vénération.

CHS. L....

PENSÉES.

Après la bonté de Dieu, il n'y a rien de si patient, de si difficile à lasser, de si facile à rappeler que la bonté d'une mère.

Il faut mettre bien du temps à juger ceux à qui on se lie, pour ne contracter que des liaisons de longue durée.